

# LE MENESTREL

Nous rappelons que le prochain numéro du Ménéstrel paraîtra le Vendredi 6 Octobre et que les Suppléments Musicaux destinés aux Abonnés avec musique feront l'objet d'envois spéciaux qui seront effectués les 11 Août et 8 Septembre.

## Nouvelles Pièces radiophoniques

LES œuvres radiophoniques actuellement offertes au public représentent des efforts de formes différentes.

Il est essentiel de distinguer les fantaisies des jeux et des pièces.

\*  
\* \*

Dans le premier cas, les auteurs choisissent simplement dans leur discothèque des fragments de partitions enregistrées qu'ils font entendre et relient entre eux par des commentaires, quelques phrases seulement. Certaines fantaisies, et elles sont en nombre, traitent d'amour, telle la *Cantate à l'Inconnue* de M. Lamy. Mais il ne s'agit pas là, comme le titre semble l'indiquer, d'une composition à une ou plusieurs voix soulignée d'un accompagnement, destinée à la chambre ou au concert, mais bien d'une de ces mosaïques faites de l'amalgame de plusieurs disques, notamment : *Donnez-moi la main mam'zelle*, *Celle que j'aime n'a pas de nom* et *Sombre dimanche*. Le thème « Voyage » donne lieu à de fréquentes variations et nous porte, sans autre transition que trois ou quatre mots jetés au microphone, du marché de Bagdad aux rives du Gange, de la Russie en Colombie, laissant l'imagination s'ébattre et suppléer à la télévision ; les valse de Strauss voisinent avec la marche de *Tannhäuser* et les mazurkas polonaises avec la nouba des Gardes noires marocaines. Ces exemples, choisis entre mille, prouvent combien les fantaisies radiophoniques développent volontiers les sujets « amour et paysage ». La Corse offre d'ailleurs à ses adeptes un champ d'exploration tout particulier, car la voix de Tino Rossi, délice des âmes sensibles, procure d'inappréciables ressources pour compléter ces émissions. Elles permettent aux sans-filistes de passer d'agréables moments tout en vaquant à leurs occupations, bercés par des refrains qu'ils connaissent par cœur et se plaisent à retrouver. Plaisirs faciles, plaisirs dangereux entretenant le goût de la musique légère et développant l'habitude d'écouter d'une oreille distraite.

\*  
\* \*

Les « jeux et pièces » radiophoniques essayent de réagir contre l'abus des « fantaisies ».

M. Théo Fleischman, directeur général de la Radio-diffusion belge, pratique une technique nouvelle en ce sens et nous offre quelques œuvres d'un intérêt capital.

Écoutons le *Soleil de minuit*. Un coup de gong annonce le début de l'œuvre, que le speaker résume ; le sujet en est bien moderne. Le fils d'un paysan raconte à ses parents qu'il a vu le soleil de minuit et, l'imagination aidant, il se laisse emporter à de pittoresques descriptions : « Une lueur caressait les arbres et illuminait leurs feuilles, une lueur qui a fait s'ouvrir les dernières feuilles et miroiter le ruisseau. » Alors, entre deux nouvelles, la radio lance à travers le monde l'annonce de l'apparition du soleil de minuit qui jette la plus grande perturbation dans le public invisible. Aussitôt un homme d'affaires décide de fonder une Société, d'acheter des terrains sur les lieux mêmes de cette apparition. Il s'agit de reconstituer les faits, de mener à bien une enquête ; les Pouvoirs publics, saisis, ont prié trente-quatre académies de réunir leurs représentants les plus qualifiés pour discuter du phénomène. Le monde entier suit avec attention les différentes péripéties qui se déroulent, et de toutes parts des voyageurs veulent se rendre sur place ; on craint une émeute, le village est assailli. Le jeune visionnaire meurt victime de son rêve, tué par une foule déchaînée. Pour illustrer ce jeu, M. Théo Fleischman associe les chants d'oiseaux, les hennissements de chevaux, les cris d'animaux au bruit des klaxons, des appareils de T. S. F., des sonneries de téléphone, d'une gare de chemin de fer, et aux battements de la machine à écrire. La musique illustrant cette œuvre n'est pas nouvelle : il s'agit tantôt de la célèbre mélodie *Santa Lucia*, tantôt de la *Chevauchée des Walkyries*, quelquefois d'airs de jazz. La triste conclusion de M. Théo Fleischman taille pourtant une large part à l'idéal, car les mamans racontent maintenant cette histoire aux petits ; elles leur disent poétiquement : « Le soleil de minuit se levait avec une douceur silencieuse. Il y avait de l'ombre au-dessus des arbres, et une cigale a chanté... » L'enfant s'endort.

Une autre œuvre du même auteur s'intitule : *Le Peuple aux yeux clairs*.

Le décor sonore nécessite un jeu de roulette, le vent, une locomotive, des pas, des applaudissements, des explosions, des sifflements d'obus. Décor sonore est en effet le terme qui convient et qui s'adapte aux jeux radiophoniques. Il faut, à chaque instant, créer au microphone un climat nouveau et la tâche n'est point aisée. La musique réclame ses droits, dans le cas particulier une fanfare, un accordéon, un clairon, un piano et un orchestre. Ingénieurs et artistes collaborent étroitement.

Ce jeu radiophonique est brossé de main de maître. Les scènes qui se succèdent ne sont reliées entre elles que par la même idée générale : le réveil d'une conscience qui s'accuse avec âpreté. Les personnages qui les animent sont tout à fait indépendants les uns des autres.

Les principaux tableaux décrits dans l'espace représentent tour à tour une Cour d'assises, le foyer d'un jeune ménage, une salle de jeux, le théâtre d'un cambriolage; un drame bref se dénoue chaque fois.

L'excellent compositeur belge Marcel Poot illustre le plus heureusement du monde le jeu radiophonique de Théo Fleischman intitulé : *Faut-il tuer le mandarin?* Des chœurs de femmes et un orchestre aux accents d'une exquise douceur interviennent à propos : au vacarme d'une banque en difficultés financières succède l'évocation de la vie calme de Chang le mandarin dont les chœurs chantent le bonheur. On connaît la légende; le banquier en difficulté appuiera-t-il sur un bouton pour sauver la situation et par ce geste fera-t-il mourir le mandarin qu'il ne connaît pas et qui demeure en Chine? La situation se rétablit autrement que par ce dilemme.

\* \* \*

Parmi les pièces dotées d'une partition musicale importante, celles de M. Carlos Larronde méritent une place de premier plan. *Le douzième coup de minuit*, souligné par une partition de Honneger, met en scène radiophonique la construction d'une cathédrale et tous les artisans qui y participent. *Le Chant des sphères*, du même auteur, est doté d'un accompagnement pour croix sonore et chant écrit par M. Obouhow, tandis que dans *La mort du silence* un savant travaille sans cesse à de nouvelles découvertes et fait entendre le bruit de la sève qui monte dans les plantes, ou transforme en matière sonore le rayonnement des étoiles. Une partition d'Henri Tomasi met en valeur tous les épisodes de ce film musical, qui rappelle par plus d'un côté les livres précurseurs de Jules Verne. Ne dit-on pas du reste que nos amis les Américains sont arrivés dès maintenant à transformer en son le rayonnement de l'étoile Sirius?

M. Julien Maigret a collaboré avec le compositeur Tomasi à l'écriture de *Tam-tam*, dont nous entendons souvent au concert des fragments symphoniques, *d'Ajax* un drame, et de *Mers du sud*.

Fantaisies faciles à réaliser, jeux et pièces radiophoniques demandant un décor sonore, œuvres d'imagination d'une haute valeur réclamant un accompagnement symphonique et dont MM. Carlos Larronde et Julien Maigret sont les pionniers, se classent en différentes catégories qui viennent nous apporter plaisir et réconfort. Il est aussi des pièces amusantes, comme cette *Poupée magique* dont la partition est due à M. Thiriet et dans laquelle les meubles et les murs eux-mêmes se mettent à parler.

Certains auteurs puisent leur inspiration dans des pages déjà écrites par d'illustres prédécesseurs. C'est le cas de M. Géo Charles lorsqu'il réalise le scénario des *Brigands* de Schiller. Il fait intervenir de temps à autre des mélodies de Schubert qui adoucissent les tragiques épisodes du drame. Les dialogues, les nombreuses conversations alternant avec des bruits de trompettes, avec des chants de solistes et les voix des chœurs créent plusieurs plans qui retiennent l'attention.

Des contes sont maintenant mis en ondes avec beaucoup d'esprit, citons entre autres *le Chat botté* de Perrault, par Gabriel Grovlez.

C'est également l'adaptation radiophonique d'un conte : *Le Scarabée d'or* d'Edgar Poe traduit par Baudelaire qui remporta le grand prix de la Radio d'Etat en 1937. Les personnages sont peu nombreux, ce qui permet de suivre avec exactitude les rôles qu'ils tiennent. Le héros, William Le Grand et le nègre Jupiter, son serviteur; Brown, un ami; Marian la vieille négresse; le chœur des nègres et négresses de la plantation suffisent à intéresser les sans-filistes. Des notes pour la mise en ondes guident les exécutants : on y lit que la pièce dure environ une heure, on se familiarise par quelques phrases avec les caractères des personnages; le décor sonore est soigneusement indiqué. Une plaisante ouverture musicale, un chant nègre, qui s'élève doucement étayé par un accompagnement en sourdine auquel viennent se mêler les cris des poules d'eau, donnent dès le début du pittoresque à ces pages. Les auteurs, Géo Charles et Henri Tomasi, ne craignent pas d'y mêler les aboiements d'un chien afin de rendre plus vivant le tableau de l'existence dans une plantation. D'authentiques thèmes de folklore accompagnent le *Scarabée d'or*, ils proviennent de la Caroline du sud, de la région de Charleston où se développe l'action.

Des pièces sportives très vivantes sont aussi à l'ordre du jour, comme : *La Course*, retraçant avec un entrain digne d'éloge la vie des coureurs et d'un vélodrome. *Les Boxeurs* sont conçus dans le même esprit, le son de la guitare vient se mêler aux bruits des coups de poing et au bourdonnement de la machine à écrire. Là aussi le décor sonore est des plus importants.

\* \* \*

Grâce aux efforts des pionniers que nous venons de rappeler brièvement et qui défrichent une route difficile, toute une théorie de jeunes auteurs se dirige maintenant vers le théâtre radiophonique. Ils reçoivent de précieux conseils, que leurs aînés peuvent leur donner à bon escient puisqu'ils en ont vaincu les difficultés. La science du « bruitage » fait elle aussi des progrès et permet des réalisations très complètes. Plusieurs formules semblent donc pouvoir dès à présent être dégagées. Le public accueille chaleureusement les œuvres de pure imagination, ainsi que les comédies et les tragédies. Mais il est un ordre de pièces méritant d'être largement exploité : celui du théâtre historique, dont M. Lespine vantait tout récemment les avantages dans son intéressant rapport au deuxième congrès radiophonique. Il assimile le sans-filiste à un lecteur plutôt qu'à un spectateur. N'est-ce pas en effet d'une lecture qu'il s'agit, mais plutôt d'une lecture à haute voix, souvent effectuée au milieu de bruits de vaisselle, de cris d'enfants dissipés. Et l'on comprend fort bien qu'une adaptation historique de personnages connus puisse particulièrement convenir à l'ambiance dans laquelle se trouve l'auditeur. Celui-ci peut d'ailleurs s'imaginer à son gré Jeanne d'Arc ou Napoléon, les ondes lui communiquant seulement la voix et les paroles, tandis que le spectateur au théâtre peut être gêné par une incarnation et par des attitudes plus ou moins heureuses des acteurs.

Parmi ces pièces historiques, signalons : *les Adieux de Fontainebleau*. M. Théo Fleischman brosse là une large fresque, utilisant toujours un décor sonore des plus complets : bruits de vent, bruits de cloches, bruits

de portes qui s'ouvrent et qui se referment, bruits de troupes en marche. Des disques enregistrant les principaux refrains de l'armée française et des tambours forment la partie musicale.

Un tryptique du même auteur chante les louanges de l'admirable Roi-Chevalier.

Histoire aussi, mais histoire romancée que : *Rennequin, seul auteur de la Machine de Marly*, jeu radiophonique dont M. José Bruyr est l'auteur et qui sera prochainement créé au microphone à l'occasion de l'Exposition Internationale de l'Eau par Radio-Liège. Il rappelle en effet que la Machine de Marly, qui conduit l'eau à Versailles, fut conçue et réalisée par un Liégeois illettré du nom de Rennequin, aidé par son équipe de 2.000 compatriotes charpentiers. Chevalier, dit-on, se para des plumes du paon et lui ravit la gloire. Ce fait mis en ondes ne manquera pas d'intéresser les auditeurs du xx<sup>e</sup> siècle.

Exception faite de MM. Carlos Larronde, Maigret, Théo Fleischman et de quelques autres encore, la musique n'occupe pas actuellement une place primordiale dans les pièces radiophoniques et n'intervient que modestement, tandis que les questions de bruitage prennent une singulière valeur. C'est le règne des ingénieurs du son qui parviennent, avec un étonnant souci de vérité dont on ne saurait trop les louer, à imiter le bruit d'une source ou le murmure du vent. Si Beethoven vivait à notre époque il leur demanderait certainement de rappeler le chant de la caille de la *Symphonie pastorale*. Il faut désormais donner une culture artistique aux scientifiques et scientifique aux artistes afin d'obtenir une complète harmonie.

Pour captiver l'attention des sans-filistes aveugles et muets il a été nécessaire de rechercher des formules mettant les œuvres en relief; plusieurs ont été retenues, notamment celles des plans superposés : chœurs dans le lointain et voix proches prononçant des paroles sur ce fond sonore, ou encore alternance de bruitage léger et accentué, murmure du vent et orage qui gronde, déchaînement d'une mer en furie, et ces formules donnent chaque jour de nouveaux et d'excellents résultats. Elles sont d'un réalisme souvent impressionnant. Différentes qualités d'atmosphère sont maintenant captées, enregistrées sur disques et offertes à volonté au public, qui peut entendre avec la même facilité la joyeuse agitation d'une piscine et les rumeurs de la rue au petit matin.

Ecrivains, compositeurs, ingénieurs du son, metteurs en ondes, interprètes, créateurs et artisans conjuguent leurs efforts, procèdent souvent par empirisme et travaillent sans arrêt à élever le niveau des émissions radiophoniques; ils parviennent, après des essais sans cesse renouvelés, à une technique digne de la plus grande admiration et qui permet dès à présent d'éprouver de profondes joies artistiques.

W.-L. LANDOWSKI.

## NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encarté dans ce numéro :  
8<sup>e</sup> *Nocturne*, de Francis POULENC.

## LA SEMAINE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *L'Île des Esclaves*, un acte de MARIVAUX; *Le Jeu de l'Amour et de la Mort*, un acte de ROMAIN ROLLAND.

Encore qu'aux temps arides et troublés où nous vivons, l'acte adorable de Marivaux apparaisse un peu trop optimiste, nous n'en avons pas moins goûté, à le voir et à l'entendre, un ravissant plaisir. Que soit prônée, après quelques pénitences et avertissements anodins, la bonté comme remède à tous les maux sociaux, n'est-ce point consolant et enchanteur? En compagnie de Marivaux, faisons ce rêve...

Iphicrate est-il bon, est-il méchant? Il est le maître, cela suffit à le définir, et son valet, Arlequin, en reçoit, sur les épaules, force coups de bâton. Quant à Euphrosine, pimbêche par esprit de caste, c'est avec la langue et la grinçante mauvaise humeur, qu'elle malmène sa suivante, Cléanthis. Tous quatre abordent, par suite de naufrage, dans une île dont le roi, Trivelin, fait régner, sur tous ses sujets, l'égalité. Ainsi ordonne-t-il qu'en manière de compensation, Iphicrate prendra le nom, les vêtements et la fonction d'Arlequin, tandis que celui-ci endossera les beaux habits et jouira du reste à l'avenant. Des échanges identiques transformeront Euphrosine et Cléanthis. Les serviteurs vont-ils se venger de tant de sévices et humiliations? Arlequin n'y songe pas. Cléanthis, plus rancunière, y renoncera vite. La bonté populaire touchera les maîtres repentis et réconciliera tous les éléments de la société.

Le spectacle est aussi délicieux que le langage et que la douceur de la pensée. M. Pierre Dux l'a mis en scène avec une compétence et un charme extrêmes. Son interprétation d'Arlequin, riante, fine, enjouée, n'est pas moins heureuse. M<sup>me</sup> Béatrice Bretty s'est taillé un triomphe dans le rôle de Cléanthis par sa belle humeur, son brio et le ton classique de son autorité. Jean Weber est un Iphicrate plein de style et d'élégance, M<sup>lle</sup> Irène Brillant une Euphrosine toujours jolie et tour à tour vinaigrée et suave; M. Lafon, un Trivelin tout rond et excellent.

M. Romain Rolland, à qui revenait l'honneur de commémorer le cent-cinquantième anniversaire de la Révolution, se devait de nous donner une œuvre puissante et synthétique. Il a déçu notre attente. Certes, il ébauche deux belles scènes, celle où son héros, un savant, Jérôme de Courvoisier, tente le récit de la séance de la Convention qui condamna Danton, et celle où Carnot essaye l'apologie de la Terreur. Mais toutes deux, malgré une structure robuste et une langue qui a ses moments de beauté, restent à ras de terre. Aucun souffle ne les soulève, aucun battement de cœur ne les anime, aucun sens du sacrifice ne les divinise. Où est l'âme de la Révolution, où, la dignité délivrée de l'homme, où, l'image de la liberté? Le spectacle, malgré le talent de l'auteur et la noble mise en scène de M. Denis d'Inès, est froid et nous laisse froid.

M. Clariend (Courvoisier) apparaît inégal, à cause de sa voix qui le trahit, mais certains passages de « bravoure » lui ont valu des acclamations méritées. Dans un rôle assez banal et plat, encore que d'intentions cornéliennes, M<sup>me</sup> Germaine Rouer témoigne de sensibilité et d'élévation morale. M. Denis d'Inès prête, au sans-culotte Crapart, une cruauté stupide et farouche;